

> FRANÇAIS

Questionnements complémentaires

L'homme est-il maître de la nature ?

Corpus : Naufragé(s) sur une île

Ce groupement de textes s'attache à revisiter un des sujets de prédilection du récit d'aventures, le naufrage qui conduit un ou plusieurs individus à vivre ou à survivre sur une île. Le choix des textes oriente la lecture dans deux directions principales, celle tout d'abord de la confrontation de l'homme, à une nature « vierge de toute empreinte humaine », et des émotions, sentiments et réflexions qui en découlent. Mais il s'agit aussi d'une interrogation sur la nature humaine, sur l'aptitude de l'homme à rester lui-même ou non dans ces circonstances particulières, sur les principes et les valeurs qui sous-tendent cette humanité. Autant de variations possibles et de réécritures sur ce qu'il est coutume d'appeler « le mythe de Robinson ».

Texte n°1

Inutile d'ajouter que cette forêt, aussi bien que la côte parcourue, était vierge de toute empreinte humaine. Pencroff n'y remarqua que des traces de quadrupèdes, des passées fraîches d'animaux, dont il ne pouvait reconnaître l'espèce. Très certainement (...) quelques-unes avaient été laissées par des fauves formidables avec lesquels il y aurait à compter sans doute ; mais nulle part la marque d'une hache sur un tronc d'arbre, ni les restes d'un feu éteint, ni l'empreinte d'un pas ; ce dont on devait se féliciter peut-être, car sur cette terre, en plein Pacifique, la présence de l'homme eût été peut-être plus à craindre qu'à désirer.

Harbert et Pencroff, causant à peine, car les difficultés de la route étaient grandes, n'avançaient que fort lentement, et, après une heure de marche, ils avaient à peine franchi un mille. Jusqu'alors, la chasse n'avait pas été fructueuse. Cependant, quelques oiseaux chantaient et voletaient sous la ramure, et se montraient très farouches, comme si l'homme leur eût instinctivement inspiré une juste crainte. Entre autres volatiles, Harbert, signala dans une partie marécageuse de la forêt, un oiseau à bec aigu et allongé, qui ressemblait anatomiquement à un martin-pêcheur. Toutefois, il se distingua de ce dernier par son plumage assez rude, revêtu d'un éclat métallique.

(...) L'exploration continua. A mesure que les chasseurs s'avançaient, les arbres, plus espacés, devenaient magnifiques, mais aucun ne produisait de fruits comestibles. Pencroff cherchait vainement quelques-uns de ces précieux palmiers qui se prêtent à tant d'usages de la vie domestique, et dont la présence a été signalée jusqu'au 40^e parallèle dans l'hémisphère boréal et jusqu'au 35^e dans l'hémisphère austral. Mais cette forêt ne se composait que de conifères, tels que les déodars, déjà reconnus par Harbert, des « douglas », semblables à ceux qui poussent sur la côte nord-ouest de l'Amérique, et des sapins admirables, mesurant cent cinquante pieds de hauteur.

En ce moment, une volée d'oiseaux de petite taille et d'un joli plumage, à queue longue et chatoyante, s'éparpillèrent entre les branches, semant leurs plumes, faiblement attachées, qui couvrirent le sol d'un fin duvet. Harbert ramassa quelques-unes de ces plumes, et, après les avoir examinées :

« Ce sont des « couroucous », dit-il.

- Je leur préférerais une pintade ou un coq de bruyère, répondit Pencroff ; mais enfin, s'ils sont bons à manger ?

- Ils sont bons à manger, et même leur chair est très délicate, reprit Harbert. D'ailleurs, si je ne me trompe, il est facile de les approcher et de les tuer à coups de bâton. »

Jules Verne, *L'île mystérieuse*, 1875.

Texte n°2

Jack était courbé en deux, les muscles bandés comme un coureur, le nez touchant presque la terre humide. Les grands troncs drapés de lianes s'estompaient dans une ombre verdâtre très haut au-dessus de sa tête ; le sous-bois l'enserrait de toutes parts. Ici, la piste devenait presque invisible ; une brindille cassée et une marque qui ressemblait à l'empreinte d'une moitié de sabot. Il baissa la tête et scruta les indices comme s'il voulait les forcer à parler. Puis, à quatre pattes comme un chien, insensible à l'inconfort de sa position, il progressa de quelques mètres et s'arrêta. La nodosité d'une liane formant arceau laissait pendre une vrille polie par le passage des cochons sauvages.

Jack s'accroupit, le visage à quelques centimètres de cet indice, puis son regard se fixa devant lui, dans la demi-obscurité du sous-bois. Ses cheveux, d'un blond-roux, avaient beaucoup poussé et pris une teinte plus claire ; de nombreuses tâches de rousseur couvraient son dos nu où la peau pelait sous les coups de soleil. Il serrait dans sa main droite un épieu d'un mètre cinquante ; il ne portait qu'un short en lambeaux retenu à la taille par un ceinturon garni d'un coutelas. Il ferma les yeux, leva la tête, et les narines palpitantes, aspira doucement l'air chaud pour en tirer une indication. La forêt était aussi immobile que lui.

Enfin, il libéra son souffle en un long soupir et rouvrit des yeux très bleus. D'exaspération, ils semblaient lui sortir de la tête. Il lécha ses lèvres sèches et observa la forêt réticente. Alors, il reprit sa marche furtive, les yeux rivés au sol.

Le silence de la forêt l'oppressait plus que la chaleur ; à cette heure-là, on n'entendait même pas le vrombissement des insectes ? Il fallut que Jack fît lever un oiseau multicolore d'un nid rudimentaire en brindilles pour que le silence fût brisé et l'écho réveillé par un cri strident qui semblait monter de la nuit des temps. Jack lui-même en fut impressionné et il en eut le souffle coupé ; l'espace d'une seconde, il cessa d'être un chasseur pour devenir une ombre furtive qui se glissait, tel un gorille, dans l'épaisse végétation.

William Golding, *Sa Majesté des Mouches*, 1954 (présente édition folio junior Gallimard, 1992).

Texte n°3

En somme, il en résultait ce témoignage indubitable, que, dans le monde, il n'est point de condition si misérable où il n'y ait quelque chose de positif ou de négatif dont on doit être reconnaissant. Que ceci demeure donc comme une leçon tirée de la plus affreuse de toutes les conditions humaines, qu'il est toujours en notre pouvoir de trouver quelques consolations qui peuvent être placées dans notre bilan des biens et des maux au crédit de ce compte.

Ayant alors accoutumé mon esprit à goûter ma situation, et ne promenant plus mes regards en mer dans l'espoir d'y découvrir un vaisseau, je commençais à m'appliquer à améliorer mon genre de vie, et à me faire les choses aussi douces que possibles.

J'ai déjà décrit mon habitation ou ma tente, placée au pied d'une roche, et environnée d'une forte palissade de pieux et de câbles, que, maintenant, je devrais plutôt appeler une muraille, car je l'avais renfermée, à l'extérieur, d'une sorte de contre-mur de gazon d'à peu près deux pieds d'épaisseur. Au bout d'un an et demi environ je posai contre ce contre-mur des chevrons s'appuyant sur le roc, et que je couvris de branches d'arbres et de tout ce qui pouvait garantir de la pluie, que j'avais reconnue excessive en certains temps de l'année.

J'ai raconté de quelle manière j'avais apporté tous mes bagages dans mon enclos, et dans la grotte que j'avais faite par derrière ; mais je dois dire aussi que ce n'était d'abord qu'un amas confus d'effets dans un tel désordre qu'ils occupaient toute la place, et me laissaient à peine assez d'espace pour me remuer. Je me mis donc à agrandir ma grotte.

(...) J'entrepris alors de fabriquer les meubles indispensables dont j'avais le plus besoin, spécialement une chaise et une table. Sans cela je ne pouvais jouir du peu de bien-être que j'avais en ce monde ; sans une table, je n'aurais pu écrire ou manger, ni faire quantité de choses avec tant de plaisir.

Daniel Defoe, *Robinson Crusoe*, 1719.

Texte n°4

Il s'en fallait pourtant que l'île lui parût désormais comme une terre sauvage qu'il aurait su maîtriser, puis apprivoiser pour en faire un milieu tout humain. Il ne se passait pas de jour que quelque incident surprenant ou sinistre ne ravive l'angoisse qui était née en lui à l'instant où, ayant compris qu'il était le seul survivant du naufrage, il s'était senti orphelin de l'humanité. Le sentiment de sa dérélliction assagi par la vue de ses champs labourés, de son enclos à chèvres, de la belle ordonnance de son entrepôt, de la fière allure de son arsenal, lui sauta à la gorge le jour où il surprit un vampire accroupi sur le garrot d'un chevreau qu'il était en train de vider de son sang. Les deux ailes griffues et déchiquetées du monstre couvraient comme d'un manteau de mort la bestiole qui vacillait de faiblesse. Une autre fois, alors qu'il cueillait des coquillages sur des rochers à demi immergés, il reçut un jet d'eau en pleine figure. Un peu étourdi par le choc, il fit quelques pas, mais il fut aussitôt arrêté par un second jet qui l'atteignit derechef au visage avec une diabolique précision. Aussitôt la vieille angoisse bien connue et si redoutée lui mordit le foie. Elle ne relâcha son étreinte qu'à moitié, lorsqu'il eut découvert dans une anfractuosité du rocher un petit poulpe gris qui avait l'étonnante faculté d'envoyer de l'eau grâce à une manière de siphon dont il pouvait faire varier l'angle de tir.

Il avait fini par se résigner à la surveillance implacable qu'il subissait de la part de son « conseil d'administration », comme il continuait à appeler le groupe de vautours qui paraissait s'être attachés à sa personne. Où qu'il aille, quoi qu'il fasse, ils étaient là, bossus, goitreux et pelés, guettant – non certes sa propre mort comme il s'en persuadait dans ses moments de dépression, mais tous les débris comestibles qu'il semait dans sa journée.

Michel Tournier, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, 1972.